

Rose, Bataille, Bourbaki, etc ; les colonels d'Argent, Lévy, Martineau, Deschenets, Liébert, Laure, etc.

« Hardis, jeunes, instruits, tous les officiers des tirailleurs indigènes mènent leurs troupes avec amour. Ils sont chéris de leurs soldats, et la discipline devient facile entre des hommes unis par la poudre. Pour un turco, le colonel, le chef de la tribu est un père. Parlez-leur du maréchal Bosquet, leur plus ancien chef, ils ne tireront pas en éloges. Parlez-leur de M. Laure, leur dernier colonel, ils vous feront venir les larmes aux yeux.

« M. de Mac-Mahon est un Dieu pour eux. — Celui-là, disent-ils, il a la tête là, et ils montrent le ciel, et le bras ici, et il montre leur sabre. »

— Voici quelques faits tirés d'une correspondance publiée par la Patrie :

« A Magenta, les turcos sont chargés par les uhlands. Une inspiration subite les saisit. Ils ouvrent les rangs, les laissent entrer dans le carré, les referment et les font prisonniers. Les Autrichiens en sont ébahis ; il y a de quoi !

« Les turcos se font une drôle d'idée des Piémontais. — Ils ont vu leurs montagnes, et ils croient qu'ils vivent en tribu comme eux. Il est de fait que les pauvres villages de ces montagnes ressemblent à ceux des Kabyles, et plus d'un site nous a rappelé le Djurdjura. Donc, mes turcos les appellent Beni-Montais, et sont convaincus qu'ils sont les Kabyles de la France.

« M. Vincendon, capitaine au 2<sup>e</sup> zouaves, a fait l'admiration du régiment ; il est resté au milieu des Autrichiens jusqu'à ce qu'un cheval tué sous lui et deux blessures l'aient forcé à se retirer. Quand ce vaillant officier eut été blessé au bras droit, il passa son sabre dans sa main gauche et continua à sabrer.

« Au début de l'affaire, le colonel Tixier, des zouaves, était à cheval et le point de mire de toutes les balles. Pas une ne le toucha. Je l'ai vu sourire ironiquement, et d'autres l'ont entendu dire :

« Ce n'était pas la peine de vanter ces Tyroliens ; ou ce sont des maladroits, ou la peur les fait bien trembler !

« Un vieux zouave reçoit une balle dans la poitrine ; il sent qu'il va mourir ; il supplie les soldats du train, qui voulaient l'enlever, de l'appuyer contre un arbre face à l'ennemi.

« — J'étais assez vieux pour faire un mort, et je vais mourir, je le sens bien ; mais je veux voir enlever le village, et puis je serai content.

Deux heures après, il mourait, les yeux fixés sur le drapeau français, qui flottait dans les airs au-dessus de Magenta. »

— Les zouaves et les turcos sont l'objet de la curiosité générale. Pour le moment, les zouaves sont éclipsés par les turcos ; c'est à ceux-ci que s'adressent les invitations des bourgeois, qui les conduisent dans les cafés, les interrogent sur leur organisation. Un turco, interrogé pour savoir s'il était Arabe, a répondu : « Je suis plus Français que vous ! » Ils poussent la facétie jusqu'à proposer aux gens de visiter l'intérieur des canons rayés, et ils ont trouvé sans demander la rue de Paul Niquet et de la mère Moreau. — Les sous-officiers fréquentent l'estaminet Hollandais et le restaurant Tavernier. Leur costume est celui des zouaves, seulement il est bleu de ciel. Les officiers sont indigènes jusqu'au grade de capitaine. Les officiers supérieurs sont Français. Ces hommes sont grands et agiles. Ils marchent généralement deux par deux, se tenant par le doigt, selon la coutume arabe.

est très gravement compromise. Piranesi a, en outre, reçu ses lettres de créance comme ministre de Suède, et en réalité...

— Je ne suis plus rien, interrompit Feldmans.

— Vous dites vrai, baron ; on vous a dépouillé de votre caractère public. »

Feldmans paraissait en proie à une émotion extrêmement vive et il n'avait pas la force de maîtriser sa douleur.

« C'est étrange ! dit-il, comme se parlant à lui-même ; une singulière idée me frappe ; et, quand je me rappelle tous les événements de ma vie, une certaine personne m'apparaît sous un tout autre jour que je ne me l'étais représentée jusqu'ici. Je n'avais jamais considéré cet homme que dans chacun de ses actes isolément ; aujourd'hui je les vois tous se fondre en un seul, qu'il accomplit avec conséquence. Il s'attache à mes pas comme une ombre sinistre, et il s'est toujours montré à mes yeux chaque fois qu'un grand malheur allait m'atteindre. C'est quelque temps avant l'assassinat de Gustave qu'il parut pour la première fois à la cour de Suède, et peu avant mon départ de ma patrie qu'il entra en contact avec moi. Dans notre première rencontre, il me frappa d'une terrible accusation ; notre seconde fut un duel. Partout où m'a conduit mon destin, je l'ai rencontré, actif et mystérieux. Plus d'une fois j'ai cru l'avoir deviné, et j'ai été déçu. J'ai souvent reçu de lui des nouvelles importantes de différentes cours, et néanmoins je n'ai pu découvrir qui il est. Il m'apportait toujours des avis sinistres, toujours de tristes nouvelles. Il a exercé une grande influence sur moi pendant ces dernières années ; en les rappelant à ma mémoire, je m'en aperçois.

— Continuez ; que dit Sarelli ?  
— Ses lettres sont des rapports à Piranesi ; il lui mande que vous êtes pris dans vos propres filets ; que vous tomberez inévitablement entre leurs mains ou que vous périrez sous leurs poignards ; que vos domestiques sont corrompus ; qu'il habite, lui, Sarelli, la même maison que vous ; qu'en votre absence il pénètre dans votre appartement et copie vos lettres ; qu'il approuve

— Il y a une vingtaine d'années, dit le *Salut Public* de Lyon, un ancien négociant se retirait en province avec une fortune honnête. Sa femme et deux fils encore jeunes composaient toute sa famille.

M. C... vivait tranquillement aux environs de Lyon, quand arriva la catastrophe de février. — Quelques jours après, il fut frappé dans ses affections et dans sa fortune. Le jour même où sa femme mourait d'un anévrisme, une lettre lui apprenait la faillite d'une maison dans laquelle il avait placé des capitaux considérables. — Le deuil dans la maison, l'avenir de ses fils gravement compromis, c'était plus que le vieillard n'en pouvait supporter. Il tomba sans connaissance, et quand on le releva, il était en proie à une attaque de paralysie.

De ses deux fils, l'un se préparait à la carrière commerciale et occupait un emploi dans une maison de Lyon ; l'autre étudiait pour entrer à l'École polytechnique. En présence du malheur qui venait de frapper leur père, tous ces projets furent abandonnés. On ne songea plus qu'à soigner le malade et à le guérir, s'il était possible.

L'aîné des deux frères réalisa les débris de la fortune paternelle et vint habiter Paris pour être mieux à portée des ressources de la science ; mais la paralysie demeura incurable, et les dernières ressources étaient absorbées quand le père mourut il y a une quinzaine de jours.

Pendant le cours de sa maladie, M. C... avait plus d'une fois manifesté le désir de faire une révélation à ses enfants ; mais il ne pouvait ni parler ni écrire, et il ne put réussir à se faire comprendre.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, ses fils voulurent jeter un dernier coup d'œil sur ses papiers, espérant y trouver les traces de quelque amitié ancienne, peut-être le nom d'un protecteur, car la vie allait devenir rude, et le début devenait difficile. — En fouillant dans les cartons, ils trouvèrent le nom d'un banquier. Ce nom, ils ne l'avaient jamais entendu, ils n'étaient jamais allés dans la ville habitée par le banquier ; mais à tout hasard, ils résolurent de lui écrire. « C'est peut-être un ancien ami de notre père. Demandons-lui le travail ; Dieu fera le reste. »

Deux jours après, la réponse arrivait ; réponse inattendue, foudroyante. — Le banquier mettait à la disposition des deux jeunes gens une somme de deux millions et demi ; M. C... lui avait confié 200,000 francs sous le sceau du secret. Cette somme devait être employée en actions de chemins de fer. Les intérêts capitalisés étaient destinés au même emploi. Pendant un quart de siècle, le banquier avait rempli sa mission.

Il avait accumulé une fortune, attendant toujours le moment où on viendrait la réclamer. Et le pauvre paralytique, qui se savait millionnaire, voyait la pauvreté, presque la misère autour de lui. Il voyait la privation que ses deux fils s'imposaient, et il ne pouvait rien dire. Quel drame devait se passer dans la tête de cet homme, et que l'imagination est peu de chose en comparaison de la réalité !

— On écrit de Kissingen (Bavière) le 1<sup>er</sup> août, à la Gazette des Tribunaux :

« Avant-hier, à la table d'hôte du Casino, a eu lieu un scandale inouï dans notre ville. La société qui s'y trouvait réunie était d'environ 180 personnes, au nombre desquelles se trouvaient des membres de la plus haute aristocratie de tous les pays d'Europe.

« Selon l'usage adopté depuis l'établissement du Casino, c'est au dessert que les convives paient le prix du dîner, et, à cet effet, l'un des maîtres de l'hôtel se présente successivement à chacun d'eux pour le recevoir. Lorsque le tour

« A Stockholm, à Vienne, à Drasde, à Aix-la-Chapelle, à Hambourg, à La Haye, à Venise, à Livourne, à Rome, partout je l'ai rencontré. Et aujourd'hui je le retrouve à Naples. Un grand malheur m'attendrait-il réellement ? »

Acton ne comprenait point ; mais Benowski croyait deviner à qui Feldmans faisait allusion.

« A Naples ? demanda le général ; de qui parlez-vous, baron ? »

— D'un homme qui se fait d'ordinaire appeler Daniel Vincetti, quoique...

— Quoique ? »

Benowski s'était bien douté qu'il s'agissait de Daniel ; néanmoins, à ce nom, il tressaillit involontairement.

« Ce nom m'est connu, fit observer Acton. Et pourtant cet homme est actuellement à Naples ? J'ai reçu aujourd'hui même l'avis que trois assassins soudoyés à Rome, dont deux frères Mori, sont en route pour Naples et doivent y arriver vers cette heure-ci. On ne les perdra pas de vue. Voici, sur cette table, plusieurs lettres saisies à la poste. Vous pouvez les lire, baron ; les unes sont de Piranesi, les autres d'un certain Sarelli. »

Feldmans parut surpris à ce dernier nom et le répéta involontairement.

« D'où vient cette surprise ? demanda le général.

— Continuez ; que dit Sarelli ?

— Ses lettres sont des rapports à Piranesi ; il lui mande que vous êtes pris dans vos propres filets ; que vous tomberez inévitablement entre leurs mains ou que vous périrez sous leurs poignards ; que vos domestiques sont corrompus ; qu'il habite, lui, Sarelli, la même maison que vous ; qu'en votre absence il pénètre dans votre appartement et copie vos lettres ; qu'il approuve

de payer vint à un jeune homme placé à peu près vers le milieu de la table, il offrit au maître d'hôtel plusieurs coupons de dividende d'actions du chemin de fer de Cassel à Vherberg, et demanda le reste. Le maître d'hôtel les refusa, disant qu'il n'était autorisé à recevoir que des espèces.

« Le jeune homme insistant en affirmant qu'il n'avait pas d'argent sur lui, le maître d'hôtel dit qu'il s'informerait de la valeur que pouvaient avoir ces papiers.

— Pour cela, répondit le convive, nous n'avons pas besoin d'aller bien loin.

« Là-dessus, il saisit les coupons qui étaient déposés sur la table, en fit pelotte et les lança avec violence au visage d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui était assis vis-à-vis de lui, s'écriant en même temps, avec une voix de Stentor :

« Dis-moi ce que ces chiffons valent, tu dois le savoir mieux que tout autre.

« Il y ajouta quelques injures qu'il serait inutile de transcrire ici. L'homme objet de cette insulte était le ministre actuel des travaux publics de Prusse, M. Von-der-Heydt.

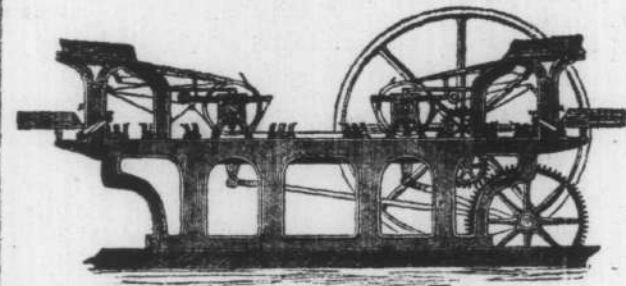
« Un jeune lieutenant de hussards prussien, placé dans le voisinage, se leva brusquement de sa chaise et saisit au collet l'offenseur ; mais M. Von-der-Heydt l'engagea à ne rien faire et à laisser aux autorités locales le soin de faire justice de l'insolence qui venait de lui être faite.

« Le délinquant fut sur-le-champ arrêté et conduit devant un agent supérieur de la police. Il est résulté de son interrogatoire que c'est un nommé Jean Polewski, né et domicilié dans le grand-duché de Posen (Prusse), qu'il appartient à une famille honorable, et qu'il avait perdu de fortes sommes dans des spéculations sur les effets publics, et notamment sur des actions de chemins de fer, qu'il avait attribué ces malheurs à l'administration de M. Von-der-Heydt ; que l'année dernière il avait adressé à la seconde chambre des Etats provinciaux de Prusse une pétition tendante à ce que le ministre fût mis en accusation, pétition qui fut écartée à l'unanimité par la question préalable.

« Le sieur Polewski a avoué qu'il était venu à Kissingen exprès pour se venger sur M. Von-der-Heydt, parce que, a-t-il ajouté, il n'avait pu le faire punir par la voie légale. »

— Des avis de Californie, qui vont jusqu'au 27 juin, reçus par la maille de terre, annoncent que de riches découvertes d'or ont été faites dans la chaîne de montagnes qui borne la côte, dans le comté d'Humboldt. Les affaires étaient excessivement lourdes à San-Francisco. La ville de Lehana avait été détruite par un incendie ; on évaluait la perte à 100,000 dollars. — Le 25 juin, 43 condamnés s'étaient évadés de la prison du gouvernement.

## IMPRESSIONS EN TOUS GENRES exécutées à la presse mécanique.



**J. REBOUX**  
IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE  
20, RUE NEUVE  
ROUBAIX

l'envoi par le gouvernement suédois d'un bâtiment de guerre à Naples, parce qu'il sera très-facile de s'emparer de vous, qu'il vous a pour suivi de son espionnage dans tous les pays de l'Europe, à toutes les cours, et qu'à Naples vous ne pouvez faire un pas sans être suivi d'un espion ; bien plus, il donne à entendre qu'il n'ignore pas non plus ce que fait notre gouvernement, et que je ne prends pas la moindre mesure qu'il n'en soit informé aussitôt. En un mot, baron, ce Sarelli se donne comme sachant tout ; et, en effet, il raconte des événements de la nature la plus mystérieuse, des choses dont je croyais le secret enseveli pour toujours dans mon cabinet. Vous avez l'air étonné, et cela ne me surprend point... Qu'en dites-vous ? Connaissez-vous ce Sarelli ?

— Il habite, dites-vous, la même maison que moi ?

— C'est ce qu'il écrit.

Feldmans raconta ce qui s'était passé au tombeau de Virgile le jour où il avait sauvé Elise Alstern des mains de Sarelli.

« Ce ne peut être le même homme, répondit Acton ; l'auteur des lettres en question se dit vieux et maladif ; celui dont vous parlez est jeune et vigoureux. »

Benowski écoutait avec un intérêt toujours croissant. Plusieurs fois il avait conçu des soupçons contre Daniel, dont la conduite lui paraissait inexplicable, et il n'avait rien négligé pour découvrir ses véritables intentions, mais en vain. Depuis l'enlèvement nocturne d'Elise en présence de la cour, pendant la partie de pêche, les rapports entre Feldmans et Benowski étaient interrompus. Le baron avait accusé le lieutenant d'être suspect de participation à ce rapt, et il le traitait avec froideur, bien que ce-

Nous lisons dans les journaux russes et allemands et dans une partie de la presse française que, depuis longtemps, on se préoccupait des moyens de conserver la chevelure.

Les expériences faites sous les yeux de savants réunis ont prouvé que le seul cosmétique qui offrit les garanties de réussite était l'Eau tonique de Chalmis.

Aussi cette commission s'est-elle empressée de féliciter l'auteur d'avoir établi cette composition à des prix qui la mettent à la portée de toutes les classes de la société.

« Désormais, ont dit les hommes de science, cette production régénératrice du bulbe capillaire est le seul moyen efficace que nous puissions recommander aux générations envieuses d'une belle chevelure. »

Nous sommes convaincu que nos lecteurs nous sauront gré de cette communication.

KERMESSES.

Dimanche 14 août.

Lille (paroisse Sainte-Catherine), Thumeries.

Pour tous les articles non signés, J. Rebox.

## VILLE DE ROUBAIX TRAVAUX COMMUNAUX

Pavages à exécuter : 1<sup>o</sup> dans les rues Latérale, de la Station, de l'Union, du Collège, du Fresnoy, Neuve et ruelle Cuvelle ; 2<sup>o</sup> dans les chemins vicinaux n<sup>os</sup> 2 et 10.

Le Conseiller municipal faisant fonctions de Maire de la ville de Roubaix, donne avis que le mercredi 17 août, à onze heures du matin, il sera procédé, dans l'une des salles de la Mairie, à l'adjudication, au rabais et à l'extinction des feux,

1<sup>o</sup> Des travaux de pavage à exécuter dans les rues ci-dessus désignées, montant, suivant devis approuvé par M. le Préfet, à la somme de 23,753 fr. 08 c. ;

2<sup>o</sup> Des travaux de pavage à exécuter dans les chemins vicinaux du Pile et d'Hem, n<sup>os</sup> 2 et 10, montant ensemble, suivant devis approuvé par M. le Préfet, à la somme de 14,264 fr. 37 c.

Les plans et devis sont déposés au secrétariat de la Mairie, où les amateurs pourront en prendre connaissance.

Les soumissions seront reçues jusqu'à l'heure fixée pour l'adjudication.

Roubaix, 9 août 1858.

1587

TIERS-BONTE.

lui-ci donnât des preuves de son innocence.

Le lieutenant était un de ces caractères fidèles qui n'abandonnent ni ne trompent jamais celui auquel ils ont une fois voué leur attachement. Il s'intéressait sincèrement aux difficultés croissantes de la position de Feldmans ; mais il ne se croyait ni dans l'obligation, ni même en droit de lui communiquer ses soupçons sur d'autres personnes, d'autant plus qu'il craignait de se tromper. Il avait donc gardé pour lui ses observations sur Daniel ; sans avoir conservé d'amitié pour lui, il se considérait comme lui ayant certaines obligations d'ancienne date. Mais les lettres produites par Acton changèrent complètement ses idées, et il n'hésita plus sur ce qu'il avait à faire.

« Monsieur le général, dit-il, vous voulez savoir qui est Sarelli ? Sarelli n'est autre que Daniel Vincetti.

— Le même qui poursuit le baron Feldmans depuis plusieurs années ?

— Le même. Il s'est dépeint dans ses lettres à Piranesi.

— Il faut le faire arrêter ; si Daniel et Sarelli sont un seul et même personnage, nous avons en lui le meneur de toutes les intrigues ourdies à Naples contre le baron. »

Et il saisit une sonnette.

« Un instant, je vous prie, dit Feldmans, en lui mettant la main sur le bras ; peut-être ferions-nous bien de nous informer d'abord sur quels motifs le lieutenant Benowski appuie son accusation contre le pauvre Daniel.

— J'ai des motifs suffisants, répliqua Benowski. A mon arrivée à Naples, j'ai vu Daniel déguisé à l'hôtel Miroconi, et je l'ai entendu dire lui-même qu'il se nommait Sarelli.

(La suite au prochain numéro).